

Réexamen de la théorie du chômage d'Edmond Malinvaud Alfred Sauvy, *Le Monde*, 16 décembre 1980

Il a été reproché aux économistes contemporains d'éviter la question du chômage, où les brûlures sont plus fréquentes que les ovations. Le petit volume que publie M. Edmond Malinvaud, directeur général de l'INSEE, sous le titre *Réexamen de la théorie du chômage*, dès l'abord, est un acte de courage, il marque une date importante ; le plus confirmé de nos économètres fait preuve ici d'un souci scientifique poussé jusqu'au scrupule, ce qui entrave parfois son action. Citons, par exemple, le combien prudent : « Les prix et les salaires semblent (c'est nous qui soulignons) réagir plus rapidement à l'excès de demande qu'à l'excès d'offre. » L'auteur se défend, en outre, de présenter plus que « les éléments d'une théorie », donc les matériaux d'une construction, prenant même la précaution de signaler à des impatients que, pour le moment, les recherches « ne peuvent être d'aucune aide pour améliorer immédiatement l'emploi ».



Le scrupule dans la recherche d'un cheminement sur le roc oblige à simplifier le jeu, dont l'ensemble intégral exigerait des équations dépassant l'entendement. Simplifier sans déformer, c'est tout l'art du modéliste ; et ceux qui s'expriment sur le sujet, sans recourir à la rigueur, font, sans le dire, des simplifications bien plus poussées et souvent illégitimes.

Dans ces conditions de modèle assez strictes, les prix et les salaires étant des variables exogènes, se distinguent deux espèces de chômage :

- le classique, par insuffisance de rentabilité des entreprises ;
- le keynésien, par insuffisance de la demande, notions quelque peu altérées dans une situation d'inflation continue.

Du fait de l'exogénéité des prix, l'équilibre s'établit essentiellement par les quantités. Les économistes sont, en fin de volume, fortement encouragés à pousser les recherches, dans cette hypothèse d'équilibres temporaires à prix fixes.

Généralement claires et, dirait-on, implacables, les démonstrations n'en sous-estiment pas moins des facteurs que d'autres auraient retenu ou bien restent dans une zone peut-être trop limitée. C'est ainsi que la contestation des arguments de Phillips (non cité) et de ses disciples (« Les hauts salaires sont créateurs de chômage ») ne résiste pas à l'examen d'une hypothèse outrancière. Il y a évidemment un juste milieu. Bien des illusions classiques ou contemporaines n'en sont pas moins dissipées par ce travail minutieux.

Formé en pleine époque de réussite keynésienne, M. Malinvaud, a été, avec toute sa génération, marqué par les désastres des années 30 et la remontée des trente glorieuses. Elle est simplement en cours, la révision d'une théorie, bien peu générale, inspirée par une dépression totale et profonde, qui n'a jamais été approchée depuis. L'insuffisance de la demande ne peut plus,

dans la plupart des pays, être considérée globalement et sans prise en compte du commerce extérieur. Mais le terme stagnation est ici évité avec soin.

Le chômage keynésien, est-il dit à deux reprises, est beaucoup plus fréquent que le classique. L'auteur s'écarte ici de sa méthode, pour annoncer un fait d'observation, sans en préciser les modalités. Et, de façon plus générale, on peut regretter - tout en le comprenant - que si peu de place soit fait à l'expérience. En voici deux exemples.

Il est dit (p. 85) que l'offre de travail est une fonction croissante du taux de salaire nominal, proposition d'une grande portée, qui mériterait de sérieuses vérifications.

Comment distinguer, d'autre part, dans une économie, à un moment donné, le chômage keynésien du chômage classique ? Comment se distinguent les divers pays d'Europe sur ce point ? Poussant plus loin, et sans doute hors des limites, pour quelles raisons l'Autriche et la Suisse ont-elles beaucoup moins de chômeurs que la France et la Belgique ? Sans doute l'appareil statistique s'avérerait-il bien fruste pour satisfaire cette curiosité.

Sans nous étonner cependant de l'absence de conclusions dans ce simple hors-d'œuvre, nous pouvons, en fin de lecture, nous reporter à la préface et cette fois, sans langage mathématique, mesurer le chemin parcouru par l'auteur, depuis la parution du texte (en anglais) en 1976 à Helsinki. C'est d'ailleurs une occasion de déplorer le traitement infligé ici à la langue française et de dénoncer les tares du monolinguisme, avant-garde de la soumission culturelle.

Toujours est-il que la préface, plus libre et bénéficiant de quatre ans d'« expérience » et de réflexion, nous ouvre des chemins nouveaux ; en particulier, sont évoqués le rôle fondamental des entreprises et l'usage d'indicateurs de tension dont la nature n'est pas précisée.

Nous nous trouvons finalement, après ces brillantes démonstrations-promesses, devant un immense chantier. L'économie a avancé plus vite que la science. L'auteur ne connaît que trop les difficultés d'un modèle macro-économique pluraliste ; mais il est un des très rares à pouvoir l'entreprendre. À nous avoir tant donné aujourd'hui, il a contracté une dette. Et, plus que jamais, qui paie ses dettes s'enrichit.